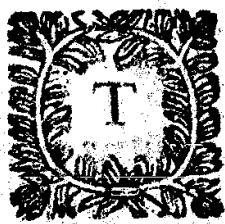




FABLE XIV.

L'Amour & la Folie.



Out est mystere dans l'A-
mour,
Ses Flèches, son Carquois, son
Flambeau , son Enfance.

Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour,
Que d'épuiser cette Science.

Je ne pretends donc point tout expliquer
ici.

Mon but est seulement de dire à ma ma-
niere

Comment l'Aveugle que voici
(C'est un Dieu) comment, dis-je, il per-
dit la lumiere :

Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est
un bien.

J'en fais juge un Amant, & ne décide rien.



La Folie & l'Amour jouïoient un jour en-
semble.

Celui-ci n'étoit pas encor privé des yeux.

Une dispute vint : l'Amour veut qu'on
assemble

Là dessus le Conseil des Dieux.

L'autre n'eut pas la patience.

Elle lui donne un coup si furieux

Qu'il en perd la clarté des Cieux.

68 FABLES CHOISIES.

Venus en demande vengeance.

Femme & mere il suffit pour juger de ses
cris :

Les Dieux en furent étourdis ;

Et Jupiter , & Némésis ,

Et les Juges d'Enfer, enfin toute la bande.

Elle representa l'énormité du cas.

Son fils sans un bâton ne pouvoit faire
un pas.

Nulle peine n'étoit pour ce crime assez
grande.

Le dommage devoit être aussi réparé.

Quand on eut bien considéré

L'interêt du Public , celui de la Partie ,

Le Resultat enfin de la suprême Cour

Fut de condamner la Folie

A servir de guide à l'Amour.





I V.

*Le Héron.**La Fille.*

N jour sur ses longs pieds alloit
 je ne sçais où,
 Le Héron au long bec emman-
 ché d'un long cou.

Il costoyoit une riviere.

L'onde

L'onde estoit transparente ainsi qu'aux plus
beaux jours;

Ma commere la carpe y faisoit mille tours
Avec le brochet son compere.

Le Héron en eust fait aisément son profit :
Tous approchoient du bord , l'oiseau n'a-
voit qu'à prendre ;

Mais il crût mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appetit.

Il vivoit de regime , & mangeoit à ses heu-
res.

Après quelques momens l'appetit vint ;
l'oiseau

S'approchant du bord vid sur l'eau
Des Tanches qui sortoient du fond de ces
demeures.

Le mets ne luy plut pas ; il s'attendoit à
mieux ;

Et montrait un goust dédaigneux

Comme le rat du bon Horace.

Tome III.

C

26 FABLES CHOISIES.

Moy des Tanches ? dit-il, moy Héron que
je fasse

Une si pauvre chere ? & pour qui me prend-
on ?

La Tanche rebutée il trouva du goujon.

Du goujon ! c'est bien-là le disné d'un Hé-
ron !

J'ouvrerois pour si peu le bec ! aux Dieux
ne plaise.

Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de fa-
çon

Qu'il ne vid plus aucun poisson.

La faim le prit ; il fut tout heureux & tout
aise

De rencontrer un Limaçon.

Ne soyons pas si difficiles :

Les plus accommodans ce sont les plus ha-
biles :

On hazarde de perdre en voulant trop ga-
gner.

Gardez-vous de rien dédaigner;
Sur tout quand vous avez à peu près vostre
compte.

Bien des gens y sont pris ; ce n'est pas aux
Hérons

Que je parle; écoutez, humains, un autre
conte ;

Vous verrez que chez vous j'ay puisé ces
leçons.

Certaine fille un peu trop fiere

Prétendoit trouver un mary

Jeune, bien fait, & beau, d'agreable ma-
niere,

Point froid & point jaloux ; notez ces
deux poincts-cy.

Cette fille vouloit aussi

Qu'il eust du bien, de la naissance ;

De l'esprit, enfin tout : mais qui peut tout
avoir?

C ij

28 FABLES CHOISIES.

Le destin se montra soigneux de la pour-
voir:

Il vint des partis d'importance.

La belle les trouva trop chetifs de moitié.

Quoy moy ? quoy ces gens-là ? l'on radote,
je pense.

A moy les proposer ! hélas ils font pitié.

Voyez un peu la belle espece !

L'un n'avoit en l'esprit nulle delicateffe ;

L'autre avoit le nez fait de cette façon-là ;

C'estoit cecy , c'estoit cela,

C'estoit tout ; car les précieuses

Font dessus tout les dédaigneuses.

Après les bons partis les mediocres gens

Vinrent se mettre sur les rangs.

Elle de se moquer. Ah vraiment je suis
bonne

De leur ouvrir la porte : ils pensent que je
suis

Fort en peine de ma personne.

Grace à Dieu je passe les nuits

Sans chagrin, quoy qu'en solitude.

La belle se sceut gré de tous ces sentimens.

L'âge la fit déchoir ; adieu tous les amans.

Un an se passe & deux avec inquietude.

Le chagrin vient en suite : elle sent chaque
jour

Déloger quelques Ris, quelques jeux, puis
l'amour ;

Puis ses traits choquer & déplaire ;

Puis cent sortes de fards. Ses soins ne pû-
rent faire

Qu'elle échapât au temps cet insigne lar-
ron :

Les ruines d'une maison

Se peuvent réparer ; que n'est cet avantage

Pour les ruines du visage !

Sa preciosité changea lors de langage.

Son miroir luy disoit , prenez viste un mari :

Je ne sçais quel desir le luy disoit aussi ;

30 FABLES CHOISIES.

Le desir peut loger chez une precieuse:

Celle-cy fit un choix qu'on n'auroit jamais
crû,

Se trouvant à la fin tout aise & tout heu-
reuse

De rencontrer un malotru.



LE FAISEUR D'OREILLES,
E T
LE RACCOMMODEUR DE MOULES.

CONTE TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES,
ET D'UN CONTE DE BOCCACE.

SIRE Guillaume, allant en marchandise,
Laisa sa femme enceinte de six mois,
Simple, jeunette, et d'assez bonne guise,
Nommée Alix, du pays champenois.
Compere André l'alloit voir quelquefois:
A quel dessein? Besoin n'est de le dire,
Et Dieu le sait. C'étoit un maître sire;
Il ne tendoit guere en vain ses filets;
Ce n'étoit pas autrement sa coutume:
Sage eût été l'oiseau qui de ses rets
Se fût sauvé sans laisser quelque plume.
Alix étoit fort neuve sur ce point,
Le trop d'esprit ne l'incommodoit point,
De ce défaut on n'accusoit la belle;
Elle ignoroit les malices d'amour;
La pauvre dame alloit tout devant elle,
Et n'y savoit ni finesse ni tour.
Son mari donc se trouvant en emplette,

Elle au logis, en sa chambre seulette,
André survient, qui, sans long compliment,
La considere, et lui dit froidement :
Je m'ébahis comme au bout du royaume
S'en est allé le compere Guillaume
Sans achever l'enfant que vous portez ;
Car je vois bien qu'il lui manque une oreille ;
Votre couleur me le démontre assez,
En ayant vu mainte épreuve pareille.
Bonté de Dieu ! reprit-elle aussitôt,
Que dites-vous ? quoi ! d'un enfant monaut
J'accoucherois ! n'y savez-vous remède ?
Si dà, fit-il, je vous puis donner aide
En ce besoin, et vous jurerai bien
Qu'autre que vous ne m'en feroit tant faire :
Le mal d'autrui ne me tourmente en rien,
Fors excepté ce qui touche au compere ;
Quant à ce point, je m'y ferois mourir.
Or essayons, sans plus en discourir,
Si je suis maître à forger des oreilles.
Souvenez-vous de les rendre pareilles,
Reprit la femme. Allez, n'ayez souci,
Répliqua-t-il ; je prends sur moi ceci.
Puis le galant montre ce qu'il sait faire.
Tant ne fut nice (encor que nice fût)
Madame Alix que le jeu ne lui plût.
Philosopher ne faut pour cette affaire.
André vaquoit de grande affection

A son travail , faisant ore un tendon ,
Ore un repli , puis quelque cartilage ,
Et n'y plaignant l'étoffe et la façon.
Demain , dit-il , nous polirons l'ouvrage ,
Puis le mettrons en sa perfection ,
Tant et si bien qu'en ayez bonne issue.
Je vous en suis , dit-elle , bien tenue :
Bon fait avoir ici-bas un ami.
Le lendemain , pareille heure venue ,
Compere André ne fut pas endormi.
Il s'en alla chez la pauvre innocente.
Je viens , dit-il , toute affaire cessante ,
Pour achever l'oreille que savez.
Et moi , dit-elle , allois par un message
Vous avertir de hâter cet ouvrage :
Montons en haut. Dès qu'ils furent montés
On poursuivit la chose encommencée.
Tant fut ouvré , qu'Alix dans la pensée
Sur cette affaire un scrupule se mit ;
Et l'innocente au bon apôtre dit :
Si cet enfant avoit plusieurs oreilles ,
Ce ne seroit à vous bien besogné.
Rien , rien , dit-il ; à cela j'ai soigné :
Jamais ne faux en rencontres pareilles.
Sur le métier l'oreille étoit encor ,
Quand le mari revient de son voyage ;
Caresse Alix , qui , du premier abord ,
Vous aviez fait , dit-elle , un bel ouvrage !

Nous en tenions sans le compere André ,
Et notre enfant d'une oreille eût manqué.
Souffrir n'ai pu chose tant indécente ;
Sire André donc, toute affaire cessante ,
En a fait une : il ne faut oublier
De l'aller voir, et l'en remercier ;
De tels amis on a toujours affaire.
Sire Guillaume , au discours qu'elle fit ,
Ne comprenant comme il se pouvoit faire
Que son épouse eût eu si peu d'esprit ,
Par plusieurs fois lui fit faire un récit
De tout le cas ; puis, outre de colere ,
Il prit une arme à côté de son lit ,
Voulut tuer la pauvre Champenoise ,
Qui prétendoit ne l'avoir mérité.
Son innocence et sa naïveté
En quelque sorte appaisèrent la noise.
Hélas ! monsieur, dit la belle en pleurant ,
En quoi vous puis-je avoir fait du dommage ?
Je n'ai donné vos draps ni votre argent ,
Le compte y est ; et, quant au demeurant ,
André me dit , quand il parfit l'enfant ,
Qu'en trouveriez plus que pour votre usage :
Vous pouvez voir ; si je mens , tuez-moi ;
Je m'en rapporte à votre bonne foi.
L'époux , sortant quelque peu de colere ,
Lui répondit : Or bien , n'en parlons plus ;
On vous l'a dit , vous avez cru bien faire ;

J'en suis d'accord : contester là-dessus
Ne produiroit que discours superflus.
Je n'ai qu'un mot : faites demain en sorte
Qu'en ce logis j'attrape le galant :
Ne parlez point de notre différent ;
Soyez secreta , ou bien vous êtes morte.
Il vous le faut avoir adroitement ,
Me feindre absent , en un second voyage ,
Et lui mander , par lettre ou par message ,
Que vous avez à lui dire deux mots.
André viendra ; puis de quelque propos
L'amuserez , sans toucher à l'oreille ;
Car elle est faite , il n'y manque plus rien.
Notre innocente exécuta très bien
L'ordre donné : ce ne fut pas merveille ;
La crainte donne aux bêtes de l'esprit.
André venu , l'époux guere ne tarde ,
Monte , et fait bruit. Le compagnon regarde
Où se sauver : nul endroit il ne vit
Qu'une ruelle , en laquelle il se mit.
Le mari frappe : Alix ouvre la porte ,
Et de la main fait signe incontinent
Qu'en la ruelle est caché le galant.
Sire Guillaume étoit armé de sorte
Que quatre Andrés n'auroient pu l'étonner.
Il sort pourtant , et va querir main-forte ,
Ne le voulant sans doute assassiner ,
Mais quelque oreille au pauvre homme couper ,

Peut-être pis, ce qu'on coupe en Turquie ,
Pays cruel et plein de barbarie.
C'est ce qu'il dit à sa femme tout bas ;
Puis l'emmena, sans qu'elle osât rien dire ;
Ferma très bien la porte sur le sire.
André se crut sorti d'un mauvais pas,
Et que l'époux ne savoit nulle chose.
Sire Guillaume, en rêvant à son cas ,
Change d'avis, en soi-même propose
De se venger avecque moins de bruit ,
Moins de scandale, et beaucoup plus de fruit :
Alix, dit-il, allez querir la femme
De sire André; contez-lui votre cas
De bout en bout; courez, n'y manquez pas.
Pour l'amener, vous direz à la dame
Que son mari court un péril très grand ;
Que je vous ai parlé d'un châtiment
Qui la regarde, et qu'aux faiseurs d'oreilles
On fait souffrir, en rencontres pareilles ,
Chose terrible, et dont le seul penser
Vous fait dresser les cheveux à la tête ;
Que son époux est tout près d'y passer ;
Qu'on n'attend qu'elle afin d'être à la fête ;
Que toutefois, comme elle n'en peut mais,
Elle pourra faire changer la peine.
Amenez-la, courez; je vous promets
D'oublier tout, moyennant qu'elle vienne.
Madame Alix, bien joyeuse, s'en fut

Chez sire André, dont la femme accourut
En diligence et quasi hors d'haleine ;
Puis monta seule, et, ne voyant André,
Crut qu'il étoit quelque part enfermé.
Comme la dame étoit en ces alarmes,
Sire Guillaume, ayant quitté ses armes,
La fait asseoir, et puis commence ainsi :
L'ingratitude est mere de tout vice :
André m'a fait un notable service ;
Par quoi, devant que vous sortiez d'ici,
Je lui rendrai, si je puis, la pareille.
En mon absence, il a fait une oreille
Au fruit d'Alix ; je veux d'un si bon tour
Me revancher ; et je pense une chose :
Tous vos enfants ont le nez un peu court ;
Le moule en est assurément la cause :
Or je les sais des mieux raccommoder.
Mon avis donc est que, sans retarder,
Nous pourvoyions de ce pas à l'affaire.
Disant ces mots, il vous prend la commere,
Et, près d'André, la jeta sur le lit,
Moitié raisin, moitié figue, en jouit.
La dame prit le tout en patience ;
Bénit le ciel de ce que la vengeance
Tomboit sur elle, et non sur sire André,
Tant elle avoit pour lui de charité.
Sire Guillaume étoit de son côté
Si fort ému, tellement irrité,

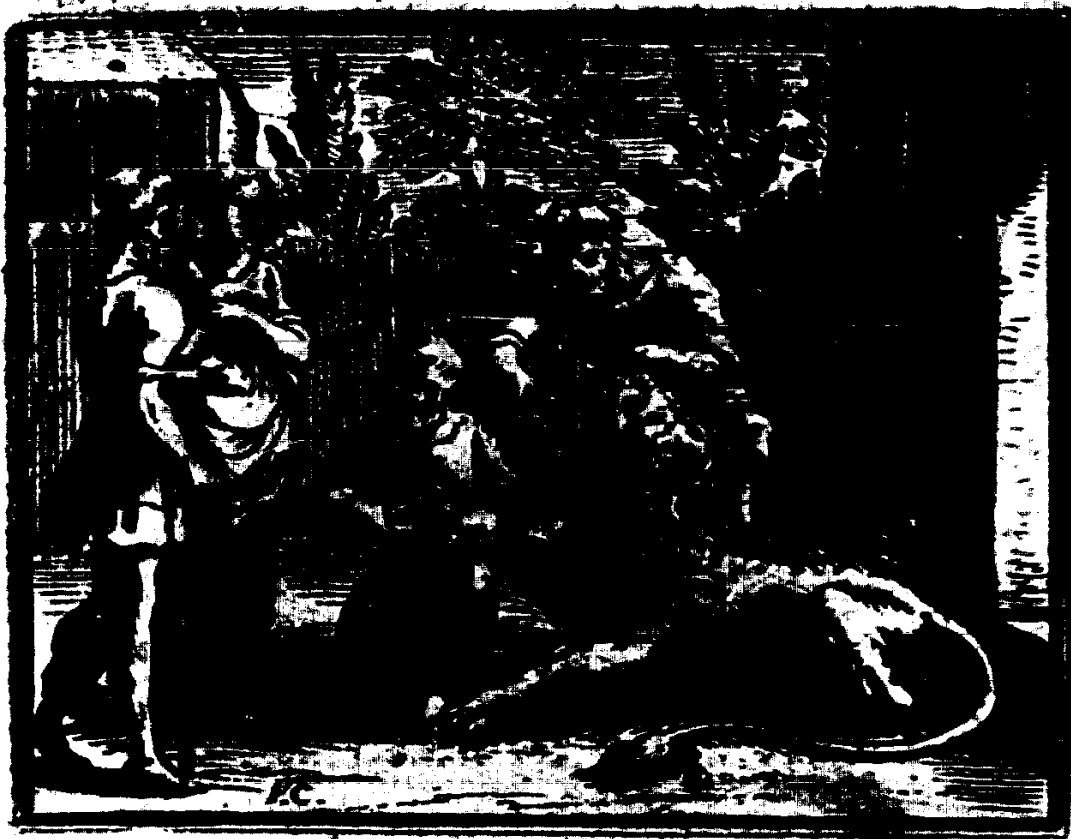
Qu'à la pauvrette il ne fit nulle grace
Du talion , rendant à son époux
Fèves pour pois , et pain blanc pour fouace.
Qu'on dit bien vrai que se venger est doux !
Très sage fut d'en user de la sorte ;
Puisqu'il vouloit son honneur réparer ,
Il ne pouvoit mieux que par cette porte
D'un tel affront , à mon sens , se tirer.
André vit tout , et n'osa murmurer ;
Jugea des coups , mais ce fut sans rien dire ,
Et loua Dieu que le mal n'étoit pire.
Pour une oreille il auroit composé ;
Sortir à moins , c'étoit pour lui merveilles :
Je dis à moins ; car mieux vaut , tout prisé ,
Cornes gagner que perdre ses oreilles.

L'ANNEAU D'HANS CARVEL.

CONTE TIRÉ DE RABELAIS.

HANS Carvel prit sur ses vieux ans
Femme jeune en toute maniere ;
Il prit aussi soucis cuisants :
Car l'un sans l'autre ne va guere.
Babeau (c'est la jeune femelle ,
Fille du bailli Concordat ,)
Fut du bon poil , ardente , et belle ,
Et propre à l'amoureux combat.
Carvel , craignant de sa nature
Le cocuage et les railleurs ,
Alléguoit à la créature
Et la légende , et l'écriture ,
Et tous les livres les meilleurs ;
Blâmoit les visites secretes ;
Frondoit l'attirail des coquettes ;
Et contre un monde de recettes
Et de moyens de plaire aux yeux
Invectivoit tout de son mieux.
À tous ces discours la galande
Ne s'arrêtoit aucunement ,
Et de sermons n'étoit friande ,
À moins qu'ils fussent d'un amant.
Cela faisoit que le bon sire

Ne savoit tantôt plus qu'y dire ,
Eût voulu souvent être mort.
Il eut pourtant dans son martyre
Quelques moments de réconfort :
L'histoire en est très véritable.
Une nuit qu'ayant tenu table ,
Et bu force bon vin nouveau ,
Carvel ronfloît près de Babeau ,
Il lui fut avis que le diable
Lui mettoit au doigt un anneau ;
Qu'il lui disoit : Je sais la peine
Qui te tourmente et qui te gêne ,
Carvel , j'ai pitié de ton cas ;
Tiens cette bague , et ne la lâches ;
Car tandis qu'au doigt tu l'auras ,
Ce que tu crains point ne seras ,
Point ne seras sans que le saches.
Trop ne puis vous remercier ,
Dit Carvel ; la faveur est grande :
Monsieur Satan , Dieu vous le rende
Grand merci , monsieur l'aumônier.
Là-dessus achevant son somme ,
Et les yeux encore aggravés ,
Il se trouva que le bonhomme
Avoit le doigt où vous savez.



LIVRE QUATRIÈME

FABLE I.

Le Lion amoureux.

A Mademoiselle de Sevigné.



EVIGNE', de qui les at-
traits
Servent aux graces de mo-
dele ,

A ij

4 FABLES CHOISIES.

Et qui naquistes toute belle,
A vostre indifference près,
Pourriez-vous estre favorable
Aux jeux innocens d'une Fable ?
Et voir sans vous épouventer
Un Lion qu'amour sçeut dompter ?
Amour est un étrange maistre.
Heureux qui peut ne le connoistre
Que par recit, luy ny ses coups !
Quand on en parle devant vous,
Si la verité vous offense,
La Fable au moins se peut souffrir.
Celle-cy prend bien l'assurance
De venir à vos pieds s'offrir,
Par zele & par reconnoissance.

Du temps que les bestes parloient
Les Lions entr'autres vouloient
Estre admis dans nostre alliance.

Pourquoy non ? puisque leur engeance
Valoit la nostre en ce temps-là ,
Ayant courage , intelligence ,
Et belle hure outre cela.

Voicy comment il en alla.

Un Lion de haut parentage
En passant par un certain pré ,
Rencontra Bergere à son gré.

Il la demande en mariage.

Le pere auroit fort souhaité

Quelque gendre un peu moins terrible.

La donner luy sembloit bien dur ;

La refuser n'estoit pas seur.

Mesme un refus eust fait possible ,

Qu'on eust vû quelque beau matin

Un mariage clandestin.

Car outre qu'en toute maniere

La belle estoit pour les gens fiers ;

Fille se coëffe volontiers

6 FABLES CHOISIES.)

D'amoureux à longue crinière.

Le Pere donc ouvertement

N'osant renvoyer nostre amant ,

Luy dit : Ma fille est délicate ;

Vos griffes la pourront bleffer

Quand vous voudrez la caresser.

Permettez donc qu'à chaque pate

On vous les rogne ; & pour les dents ,

Qu'on vous les lime en mesme temps.

Vos baisers en seront moins rudes

Et pour vous plus délicieux ;

Car ma fille y répondra mieux

Estant sans ces inquietudes,

Le Lion consent à cela

Tant son ame estoit aveuglée.

Sans dents ni griffes le voilà

Comme place démantelée.

On lascha sur luy quelques chiens ,

Il fit fort peu de resistance.

Amour, amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire, Adieu prudence.





V I.

Les Femmes & le Secret.

Ien ne pese tant qu'un secret:
 Le porter loin est difficile aux
 Dames:

Et je sçais mesme sur ce fait !

Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Pour éprouver la sienne un mari s'écria
La nuit étant près d'elle : ô dieux ! qu'est-
ce cela ?

Je n'en puis plus ; on me déchire ;
Quoy j'accouche d'un œuf ! d'un œuf ?
oïiy , le voila

Frais & nouveau pondu : gardez bien de le
dire :

On m'appelleroit poule. Enfin n'en parlez
pas.

La femme neuve sur ce cas,
Ainsi que sur mainte autre affaire,
Crut la chose , & promit ses grands dieux
de se taire.

Mais ce serment s'évanoïit

Avec les ombres de la nuit.

L'épouse indiscrete & peu fine,

Sort du lit quand le jour fut à peine levé :

Et de courir chez sa voisine.

Ma commere, dit-elle, un cas est arrivé :

N'en dites rien sur tout, car vous me feriez
battre.

Mon mary vient de pondre un œuf gros
comme quatre.

Au nom de Dieu gardez-vous bien

D'aller publier ce mystere.

Vous moquez-vous ? dit l'autre : Ah , vous
ne sçavez guere

Quelle je suis. Allez, ne craignez rien.

La femme du pondeur s'en retourne chez
elle.

L'autre grille déjà de conter la nouvelle :

Elle va la répandre en plus de dix endroits.

Au lieu d'un œuf elle en dit trois.

Ce n'est pas encor tout, car une autre com-
mere

En dit quatre, & raconte à l'oreille le fait,

Precaution peu neceffaire ,

Car ce n'estoit plus un secret.

Cômme le nombre d'œufs , grace à la re-
nommée,

De bouche en bouche alloit croissant,

Avant la fin de la journée

Ils se montoient à plus d'un cent.



LE VILLAGEOIS

QUI CHERCHE SON VEAU.

CONTE TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES.

UN villageois ayant perdu son veau
L'alla chercher dans la forêt prochaine.
Il se plaça sur l'arbre le plus beau ,
Pour mieux entendre , et pour voir dans la plaine.
Vient une dame avec un jouvenceau.
Le lieu leur plaît, l'eau leur vient à la bouche ;
Et le galant, qui sur l'herbe la couche ,
Crie, en voyant je ne sais quels appas :
Ô dieux ! que vois-je ! et que ne vois-je pas !
Sans dire quoi ; car c'étoit lettres closes.
Lors le manant les arrêtant tout coi :
Homme de bien, qui voyez tant de choses ,
Voyez-vous point mon veau ? dites-le moi.

COMMENT L'ESPRIT VIENT

AUX FILLES.

IL est un jeu divertissant sur tous ,
Jeu dont l'ardeur souvent se renouvelle ;
Il divertit et la laide et la belle ;
Soit jour , soit nuit , à toute heure il est doux :
Or devinez comment ce jeu s'appelle.
Le beau du jeu n'est connu de l'époux ;
C'est chez l'amant que ce plaisir excelle :
De regardants , pour y juger des coups ,
Il n'en faut point ; jamais on n'y querelle.
Or devinez comme ce jeu s'appelle.

Qu'importe-t-il ? Sans s'arrêter au nom ,
Ni badiner là-dessus davantage ,
Je vais encor vous en dire un usage :
Il fait venir l'esprit et la raison ;
Nous le voyons en mainte bestiole.
Avant que Lise allât en cette école ,
Lise n'étoit qu'un misérable oison ;
Coudre et filer c'étoit son exercice ,
Non pas le sien , mais celui de ses doigts ;
Car que l'esprit eût part à cet office ,
Ne le croyez : il n'étoit nuls emplois
Où Lise pût avoir l'ame occupée ;

Lise songeoit autant que sa poupée.
Cent fois le jour sa mere lui disoit,
Va-t'en chercher de l'esprit, malheureuse.
La pauvre fille aussitôt s'en alloit
Chez les voisins, affligée et honteuse,
Leur demandant où se vendoit l'esprit.
On en rioit; à la fin on lui dit :
Allez trouver pere Bonaventure,
Car il en a bonne provision.
Incontinent la jeune créature
S'en va le voir, non sans confusion;
Elle craignoit que ce ne fût dommage
De détourner ainsi tel personnage.
Me voudroit-il faire de tels présents,
A moi qui n'ai que quatorze ou quinze ans ?
Vaux-je cela ? disoit en soi la belle.
Son innocence augmentoit ses appas.
Amour n'avoit à son croc de pucelle
Dont il crût faire un aussi bon repas.
Mon révérend, dit-elle au béat homme,
Je viens vous voir : des personnes m'ont dit
Qu'en ce couvent on vendoit de l'esprit;
Votre plaisir seroit-il qu'à crédit
J'en pusse avoir ? non pas pour grosse somme,
A gros achat mon trésor ne suffit :
Je reviendrai, s'il m'en faut davantage;
Et cependant prenez ceci pour gage.
A ce discours, je ne sais quel anneau,

Qu'elle tiroit de son doigt avec peine ,
 Ne venant point , le pere dit : Tout beau ;
 Nous pourrions à ce qui vous amene ,
 Sans exiger nul salaire de vous :
 Il est marchande et marchande , entre nous ;
 A l'une on vend ce qu'à l'autre l'on donne.
 Entrez ici , suivez-moi hardiment ;
 Nul ne nous voit , aucun ne nous entend ;
 Tous sont au chœur ; le portier est personne
 Entièrement à ma dévotion ,
 Et ces murs ont de la discrétion.
 Elle le suit ; ils vont à sa cellule.
 Mon révérend la jette sur un lit ,
 Veut la baiser. La pauvrette recule
 Un peu la tête ; et l'innocente dit :
 Quoi ! c'est ainsi qu'on donne de l'esprit ?
 Et vraiment oui , repart sa révérence ;
 Puis il lui met la main sur le teton.
 Encore ainsi ? Vraiment oui : comment donc ?
 La belle prend le tout en patience.
 Il suit sa pointe , et d'encor en encor
 Toujours l'esprit s'insinue et s'avance ,
 Tant et si bien qu'il arrive à bon port.
 Lise rioit du succès de la chose.
 Bonaventure à six moments de là
 Donne d'esprit une seconde dose.
 Ce ne fut tout , une autre succéda ;
 La charité du beau pere étoit grande.

Eh bien ! dit-il, que vous semble du jeu ?
 A nous venir l'esprit tarde bien peu ,
 Reprit la belle. Et puis elle demande :
 Mais s'il s'en va ? S'il s'en va , nous verrons ;
 D'autres secrets se mettent en usage.
 N'en cherchez point, dit Lise, davantage ;
 De celui-ci nous nous contenterons.
 Soit fait , dit-il, nous recommencerons ,
 Au pis aller, tant et tant qu'il suffise.
 Le pis aller sembla le mieux à Lise.
 Le secret même encor se répéta
 Par le *pater* : il aimoit cette danse.
 Lise lui fait une humble révérence ,
 Et s'en retourne en songeant à cela.
 Lise songer ! Quoi ! déjà Lise songe !
 Elle fait plus , elle cherche un mensonge ,
 Se doutant bien qu'on lui demanderoit ,
 Sans y manquer, d'où ce retard venoit.
 Deux jours après , sa compagne Nanette
 S'en vient la voir : pendant leur entretien
 Lise rêvoit. Nanette comprit bien ,
 Comme elle étoit clairvoyante et finette ,
 Que Lise alors ne rêvoit pas pour rien.
 Elle fait tant , tourne tant son amie ,
 Que celle-ci lui déclare le tout.
 L'autre n'étoit à l'ouïr endormie.
 Sans rien cacher , Lise de bout en bout ,
 De point en point , lui conte le mystère ,

Dimensions de l'esprit du beau pere ,
Et les encore , enfin tout le phœbé.
Mais vous , dit-elle , apprenez-nous de grace
Quand et par qui l'esprit vous fut donné.
Anne reprit : Puisqu'il faut que je fasse
Un libre aveu , c'est votre frere Alain
Qui m'a donné de l'esprit un matin.
Mon frere Alain ! Alain ! s'écria Lise ,
Alain mon frere ! ah ! je suis bien surprise ;
Il n'en a point , comme en donneroit-il ?
Sotte , dit l'autre , hélas ! tu n'en sais guere :
Apprends de moi que pour pareille affaire
Il n'est besoin que l'on soit si subtil.
Ne me crois-tu ? sache-le de ta mere ;
Elle est experte au fait dont il s'agit :
Sur ce point là l'on t'aura bientôt dit ,
Vivent les sots pour donner de l'esprit !